

Un temps cassé

Battements d'une horloge pressée à annoncer l'heure suivante. « Tic-tac » répètent les secondes mais se braque le « boum » qui les trouve trop lentes. Hanté par un « clic-clac » de clefs clinquantes et hypnotiques qui se fait désirer. Or le « tic-tac » rappelle ce réel qui pique : l'attente s'empaquette dans un bric-à-brac fatidique.

Battements frénétiques d'une horloge pressée de sa fin. Feignant de ne s'en faire mais finalement corrodant son frein ; Espérant que vienne la ponctuelle libération...

« Clic-clac », s'ouvre la porte et y passe ton sac. Mon corps tique. Mon cœur craque. Ton visage. Obnubilation.

Notre infini fait la fête. Horloge cassée, le temps s'arrête. Te voilà près de moi.

Léo

Même une fleur

Si je n'étais pas celui que je suis, j'aurais aimé être une femme à qui on répète sans cesse : « Quand on est une femme, ça ne se fait pas ».

Et alors j'aurais été une combattante pour la condition féminine ou autres causes. J'aurais été Rosa Parks pour me battre contre le racisme avec honneur. Ou peut-être Lucie Aubrac qui n'a jamais eu peur, ou Simone Veil qui a tant aidé à faire progresser les mentalités des abrutis qui continuent pourtant à gouverner le monde. J'aurais été Marie Curie pour faire avancer la science en conscience. Ou alors j'aurais été simplement mère au foyer pour m'occuper de mes enfants ce qui semble peu ambitieux voire facile aux yeux de tant d'hommes mais pour être moi-même père au foyer je sais que c'est un travail au quotidien, mais un travail émérite de longue haleine, et si vertueux.

Et si je n'étais pas celui que je suis, j'aurais aussi aimé être Martin Luther King, Marcus Garvey, Nelson Mandela ou tout autre grand homme légendaire aux combats si honorables même si trop souvent utopiques.

Mais si je suis celui que je suis et qui n'a peut-être rien fait d'exceptionnel. Ce qui importe quand on est soi-même, c'est d'être en paix avec sa conscience afin de mourir serein et pourquoi pas se réincarner en quelqu'un de meilleur, une femme ou bien même une fleur.

Ludo

Si j'étais

Si j'étais un paysage je serais une composition de formes, de couleurs, de lignes brisées ou courbes partant à l'assaut de cet horizon que j'imaginerais là, derrière ces arbres bleutés dans la lumière descendante.

Je serais une colline aux formes estompées qui viendrait fermer cette plaine rouge où il me semblerait qu'un fleuve serpente, charriant des eaux boueuses arrachées à ces montagnes aux pentes abruptes et dénudées par le déchainement des éléments.

A moins que je ne sois cette savane aride, desséchée par l'été torride, abritant en son sein un ilot de verdure assombri par la poussière, et, sous les arbrisseaux, quelques félins repus reposeraient alanguis écrasés de chaleur.

Si j'étais un paysage, je ne pourrais être qu'animée par des hallucinations dantesques surgies des vibrations de l'air et de la lumière.

Si j'étais un paysage, je finirais par m'endormir avec les dernières lueurs du soleil plongeant derrière les montagnes et je rêverais sous la voute céleste.

Dominique

Bobby

Fleury, le 26 mars 2025. Le ferraillement des portes et les verrous qui sautent font sursauter Bobby, somnolent. Il ouvre un œil torve alors qu'apparaît un maton goguenard. « Finie la sieste Bobby, t'as un invité et pas que d'un soir. Tu reçois Monsieur Hubert de la Bruyère. Va falloir que tu te tiennes mon Bobby, c'est de la haute ». Apparaît alors un homme grisonnant engoncé dans un costume un peu suranné, le port altier. De toute évidence on imagine mal ce type d'individu dans un tel lieu. Et pourtant le statut social n'a jamais fait d'un individu un honnête homme. Le hasard des disponibilités de lits avait, cette fois là, réuni dans la même cellule 117 un couple peu probable. Bobby, le fort des Halles, tagué comme une rame du métro new yorkais et Sieur Hubert, descendant d'une grande famille des charbons alsaciens.

Hubert salua Bobby d'un signe de la tête : « Monsieur, je suis enchanté de faire votre connaissance même si j'eusse préféré le faire en d'autres circonstances, les aléas de la vie nous poussent dans cette promiscuité quelque peu dérangeante. J'espère que nous saurons partager cet espace en toute civilité ».

« Yeah, cases ton cul ici et fais pas chier » aboya un Bobby bougon.

On entendit les matons s'esclaffer dans le couloir. « Tu l'as mis où Pompadour ? demanda le premier gardien. Avec Bobby se tordit le second. T'es sûr ? Pas le choix mais le Bobby, il a pas la lumière à tous les étages mais c'est un teigneux, je te dis que l'aristo va pas le prendre pour un jambon longtemps ».

Dans la 117 le contact semblait s'installer. « Monsieur ...

- Moi c'est Bobby.
- Oui pardon Monsieur Bobby, sauriez vous me dire, sans vous importuner, à quelle heure nous ravitaille-t-on ?
- Quoi ? La bouffe ... tu veux dire ? 6 heures mais t'attends pas à des ortolans !
- Merci bien et vous déplairait-il que nous entrouvrions légèrement la persienne. J'étouffe un peu.
- Fais comme chez toi mais si tu crois que je vais faire ta boniche, t'es mal barré mon lascar ».

Bobby sourit de sa répartie. Hubert s'allongeât songeur, sa vie prenait une tournure très spéciale.

La 117, sans le savoir, devenait un laboratoire de la mixité sociale !

Philippe

Se souvenir des couleurs

Cette semaine j'entre en apprentissage. Une formation accélérée en quelque sorte que je m'impose puisqu'il y a désormais urgence.

J'ai assez perdu de temps, à crier, à pleurer, à être violente envers les autres et envers moi-même. J'ai assez hurlé à l'injustice, à l'incompétence des médecins, à la haine de mon avenir et de celle que j'allais devenir. Entre désespoir et rage, j'ai inutilement laissé passer les mois. Mais aujourd'hui j'ai enfin pris conscience que je n'ai plus le temps. Je n'ai plus ce luxe. Je perds la vue. Dans tout au plus six mois m'a confirmé la blouse blanche de l'autre côté du bureau lors de la dernière consultation, je serai aveugle ou tout comme. Peut-être pourrais-je encore distinguer quelques contours ou les lumières les plus vives. Mais mon champ de vision se limitera à un brouillard plus ou moins dense, à des halos de plus en plus faibles et à des brumes grisâtres.

J'ai à peine 20 ans et si j'ai encore toute la vie devant moi, celle-ci ne tiendra probablement pas les promesses que j'espérais.

Il me faudra réapprendre à lire, à écrire, à accepter l'appui d'une canne, à ralentir le rythme de chacun de mes mouvements, à utiliser mes mains différemment, à cultiver mon odorat aussi. Tout ceci pour faire le lien entre ce que je vois aujourd'hui par mes yeux et ce que je pourrais ainsi reconnaître demain grâce aux autres sens.

Mais s'il est aisé de deviner à ses contours, à sa texture, une tasse, un livre, ou que sais-je d'autre, comment vais-je pouvoir reconnaître les couleurs ?

Car une chose est certaine, je me refuse à vivre dans le noir, ou même dans un monde devenu sombre et flou. Je dois me faire une promesse. Je dois parvenir à conserver dans mon cerveau la richesse des tonalités, la subtilité des camaïeux et la force des contrastes pour ne pas être terrorisée par la nuit qui va m'engloutir. Je dois trouver une façon d'apprendre à me souvenir des couleurs.

Je veux en garder toute la palette, à tout prix, car sans elle, je ne pourrais plus jamais composer ma musique. Aujourd'hui, je peux déjà jouer les yeux fermés. Mais comment créer les notes, les marier, les faire s'envoler et virevolter si je n'ai plus les couleurs ? Si je n'ai plus la fantaisie des couleurs, le rythme des couleurs. Tant qu'il est encore temps, je dois m'imprégner de toutes les couleurs du monde, les aquarelles du ciel, les teintes acidulées des bonbons, le plumage audacieux du geai, la robe d'été de la passante, le bouquet d'anémones dans le vase, l'ambre d'un verre de bière, la chaleur d'un cuir fauve, et même l'écorce rugueuse blanche et noire d'un bouleau. On pourrait continuer à l'infini, le monde est couleurs. Mais je ne veux rien oublier pour qu'au moment où la nuit sera éternelle pour moi, je puisse encore inviter les couleurs dans ma tête et dans mon cœur.

Tout d'abord, choisir la première. Mais je n'ai aucune hésitation, je donne la préséance au vert, car c'est ma couleur préférée. Non pas parce qu'elle est une des plus riches et qu'elle offre une infinité de teintes, non pas parce que c'est encore celle de mes yeux,

mais parce que sans elle, rien ne serait pareil. Parce qu'elle est la couleur de la nature, de l'herbe, des plantes et des forêts, et que dessiner un paysage sans elle, malgré la présence d'autres couleurs, aussi éclatantes soient-elles, serait triste et n'aurait aucun sens.

Donc ce sera le vert.

Ensuite il me faudra apprendre à associer au ton de vert choisi, une texture, une senteur, un goût, voire les trois réunis lorsque ce sera possible, afin qu'en retrouvant l'un ou l'autre, je puisse à nouveau créer dans mon regard intérieur, et de la façon la plus authentique possible, la couleur que mes yeux auront égarée.

Je commence donc aujourd'hui. Il fait beau et le jardin me tend les bras. A moi la palette de verts que je vais y trouver. Avant de franchir la porte fenêtre, je prends au passage une pomme granny. Je croque dans le fruit, le jus généreux à la fois sucré et acidulé éclabousse mes papilles. Et voici qu'involontairement j'ai commencé mon premier exercice pratique. Je ferme les yeux pour savourer, puis les rouvre pour observer la texture lisse, la couleur parfaitement monochrome. A la bouchée suivante, je referme les yeux pour humer le parfum du fruit si délicieusement frais, analyser le goût et la façon dont la saveur arrive en bouche. D'abord le croquant quand je détache de mes dents un morceau de pomme et ensuite à nouveau le jus qui explose aux quatre coins de ma bouche. La texture de la peau n'est pas si lisse, je sens sous mes doigts quelques minuscules grains, venant créer çà et là un relief lilliputien. Je répète, yeux ouverts et yeux fermés jusqu'au trognon et imprime le tout au plus profond de moi. Tout en dégustant lentement, les yeux fermés, je visualise le pommier chargé de fruits, un étal au marché rempli de ces mêmes pommes, le tissu d'une de mes minijupes d'été et également le seau à glaçons en forme de grosse pomme qu'il y a chez ma grand-mère. Voici le vert pomme ajouté à ma palette intérieure, imprimé à jamais j'espère dans ma rétine et récupérable à chaque fois que je mangerai une pomme verte.

La tâche me paraît tout à coup immense. Combien de tonalités de verts existe-t-il ? Il y a les verts minéraux : vert bouteille, vert jade, vert émeraude, les verts gourmands : vert anis et vert pistache, les verts nature : vert sapin et vert bourgeon de sapin, vert mousse et vert lichen, puis vert tilleul, vert sauge, sans oublier vert amande et encore vert menthe, et vert olive...

Stop ! La farandole des verts me donne le vertige.

Marioline

Le saint

C'est vrai, je vous l'assure, j'ai aidé un ami ; j'ai professé la bonne parole ; sauf que ce con ne m'a pas écouté et le bon plan n'a pas été accompli. Vous ne vous rendez pas compte, il a attaqué le marchand de légumes au lieu de la bijouterie, et pour des prunes ! Dans la caisse, il n'y avait pas un radis. Adieu mes cinquante pour cent.

Dans ma philanthropie du jour, j'ai aussi empêché deux personnes de se battre en réglant le différend à coup d'hyperboles. Idée fantasque certes mais cela a marché. En gros, j'ai filé un billet de cent euros à chacun. Qu'importe la perte d'argent, surtout quand c'est de la fausse monnaie.

Aujourd'hui je suis de bonne humeur. La preuve, lorsque j'ai enfoncé une aile d'une voiture en me garant. Et bien comme il n'y avait pas de témoin, j'ai laissé un mot avec un nom et une adresse sur le pare-brise... (Ce n'est pas tout le monde qui agit de cette façon), l'adresse de mon voisin et son identité évidemment.

Une B.A. Qui l'aurait supposée ? J'ai aidé une grand-mère à traverser. Mine de rien, Dieu et le pape seraient fier de moi. J'ai retenu leurs leçons et leurs sermons tandis que la vie, elle, m'a appris à filouter. D'une main, j'ai ouvert le fermoir de son collier en or et de l'autre tout aussi discrètement, je l'ai récupéré. La vielle a rien vu. En passant, j'ai accepté ses remerciements.

Avec mon don d'ubiquité, je peux me déclarer... le plus grand des saints : j'ai envoyé à ma place en prison mon frère jumeau. Bon je ne vous le cache pas, j'aurais préféré gagner au loto. Enfin c'est comme ça, le plus souvent je ne choisis pas. Je prends les choses comme celles-ci se présentent.

Ah Seigneur, je vous jure ! Ma femme m'a demandé de sortir les poubelles. Comme je ne suis pas vache, pour une fois, j'ai accepté... Avec regret, car des odeurs nauséabondes m'assaillirent lorsque j'ai ouvert le bac dans le local. D'un geste vif, j'ai balancé la poubelle et rapidement, j'ai gagné l'extérieur pour humer l'air frais. J'en suis revigoré.

Je ne remonte pas chez moi, je file au centre-ville. Je kiffe mon arrêt au bar. Avec mes potes, on refait le monde. Je leur ai dit que j'avais des flatulences... de sainteté mais seulement aujourd'hui. Ils ont bien ri. L'un d'entre eux en a profité pour me réclamer l'argent que je lui devais. Eh bien, il a eu raison. Car je le lui ai rendu. Là, par contre, en vrais billets. Ce vieux à l'allure cacochyme, je me ferai un plaisir de le raccompagner chez lui quand il sera bien saoul et dans une ruelle, je reprendrai ces billets, plus un bonus, soit la totalité de son portefeuille que je suppose bien garni et l'axiome sera : la perte du porte-billets par mégarde.

Sur le chemin du retour, substantiellement, je remercie les saints pour cette journée sauf que mes souvenirs s'effilochent comme un nuage dans le vent.

Pascal

La Pince

On l'appelait «celui qui part sans jamais dire au-revoir».

On le surnommait «La Pince» (en d'autres termes... un radin) car s'il ne disait jamais au-revoir, ce brave pilier de comptoir, c'était juste pour éviter de payer sa tournée et s'esquiver prétextant par exemple, aller aux toilettes de ce vieux troquet de campagne où les chiottes étaient à l'extérieur.

Bizarrement, c'était de loin le moins à plaindre financièrement dans le village, mais il s'arrangeait toujours pour s'enfuir discrètement sans déboursier le moindre sou. Il n'avait jamais d'ardoise lui, ce renard des comptoirs qui s'abreuvait allègrement au gré des tournées des autres pourtant tous amis d'enfance. Tout le monde s'était habitué. La bande de potes avait pourtant bien tenté de le piéger à maintes reprises, en vain, il était malin et regorgeait toujours d'excuses implacables. C'était même devenu un rite assez amusant, jusqu'au jour où malheureusement, il partit comme à son habitude sans dire au-revoir et mourut au coin de la rue d'une crise cardiaque sans emmener ses deniers soigneusement planqués au paradis des avarés.

Paix à ton âme La Pince.

Ludo

Juste une bière

L'été qui précéda son arrivée, de nombreux orages avaient éclaté. Chaque nuit, le ciel lourd de nuages menaçants, des éclairs zébraient l'horizon dans un bruit assourdissant, plongeant Saint-Étienne dans une torpeur sans fin.

Pour que vous compreniez, revenons au printemps de la même année.

Nous sommes en avril, l'air est moite, il fait bon, mais la pluie ne cesse de marteler le pavé de la rue George Dupré. Au numéro cinq se trouve un bar ou plutôt un pub. Le Dog ou le Chien comme l'appellent les habitués.

Mad entre dans le bar, elle est seule, pas un chat enfin pas un chien, sauf le barman. Elle s'installe au comptoir face à trois tireuses à bière, commande un demi de blonde, sort son téléphone et indique à ses amis de la rejoindre là.

A travers les fenêtres floutées, on aperçoit les phares des voitures opérer un ballet incessant non chorégraphié. Depuis les enceintes Bose, les Stones chantent « Satisfaction ». Le calme ou tout du moins l'absence de clients fait planer une atmosphère inquiétante entre les murs de cette Vieille bicoque qui fût autrefois un bordel.

Des légendes urbaines disent que le puits situé au fond de la pièce est hanté et qu'à la place face à la tireuse de Guinness, les gens se mettent à parler tout seuls une fois installés.

Quand soudain, elle entend derrière elle, le grincement de la porte battante qui s'ouvre. Mad sent une ombre discrète passer derrière elle. L'ombre s'installe sur le tabouret haut, à sa gauche, face à la tireuse de Guinness.

Elle tourne la tête : une femme vêtue d'un imper orange, tenant dans ses mains un petit sac à dos noir Queschua. Pas manqué ! Première folle de la soirée ! Ou « cracked » comme on dit dans le milieu de la nuit. Le barman que l'on nomme aussi Duc de la Vallette connaît la situation et sait qu'il va falloir réagir à la moindre incartade de la part de la nouvelle cliente.

La femme commence à s'adresser au Duc en baragouinant ce qui doit être « Je veux une blonde, s'il vous plaît », cela ressemble plus à du babillage, dans une version ravagée par l'alcool. Elle cherche sa carte bleue et pour cela vide l'entièreté de son sac sur le comptoir. La carte est posée en évidence sur le bar, mais elle ne cesse de répéter qu'elle n'a pas son portefeuille.

Puis elle commence à se parler à elle-même, ou plutôt à parler toute seule. Pour préserver l'intégrité de tous, on ne dira pas de quoi.

Le Duc de Valette, au début patient, finit par la menacer d'appeler les condés, autrement dit les flics, pour l'inciter à opérer un départ par elle-même.

20 min plus tard, elle parle toujours seule, ses affaires jonchant le comptoir. Elle glisse une main à l'intérieur de son sac sans l'en sortir. C'est alors que l'imagination galopante de Mad se met en route et des scénarios tous aussi farfelus les uns que les autres affluent

dans sa tête. Si ça se trouve elle à un chlass bien aiguisé dans son sac !

30 min : sa peau devient grise, bleutée, translucide, on peut voir ses veines à travers. Ses yeux se cernent de noir et s'enfoncent dans ses globes oculaires, son corps est pris de spasmes, ses os craquent, elle chute de son tabouret. Le corps et le visage face au sol, elle se retourne dans des postures inhumaines.

Elle tourne la tête vers Mad, la bouche ouverte, les dents noircies.

45 min : la police entre dans le Chien. Les bouteilles tout comme les verres sont explosés, des couteaux qui autrefois coupaient le saucisson sont comme le reste du bar couverts de sang.

Si les officiers avaient imaginé ce qui leur arriverait, ils ne se seraient jamais déplacés. Pour eux, cela ressemble à un assassinat ou à une tuerie. Le chef de brigade, au talkie, demande des renforts. A peine a-t-il le temps de finir sa phrase que ceux qui étaient jadis Mad, le Duc et la Cracked se jettent sur eux.

C'est ainsi qu'a démarré l'épidémie de Zombie-19, par une marbrée, autrement dit une folle qui a surgi de nulle part.

Moralité : prends garde à toi.

Marion

Tu peux m'appeler Mad

Cette phrase tourne encore dans ma tête des années plus tard. Elle fait partie de ces marqueurs de vie avec un avant et un après. Et l'avant, je me l'avoue maintenant, n'était pas très glorieux. J'errais dans une espèce de vie parallèle ouatée, sécurisée, codifiée presque distanciée, plongé que j'étais dans une dépression tenace mais supportable. J'allais presque dire confortable. C'était ma dépression, celle qui me permettait de contourner toute nouveauté.

Et même aujourd'hui, je me demande encore comment j'ai pu, ce soir-là, pousser cette porte.

Etait-ce ces néons palots juste au-dessus ? On y lisait « Au piano désaccordé ». Plusieurs ampoules étaient grillées mais curieusement celles de piano crépitaient et brillaient vivement comme si elles vivaient leurs derniers souffles. Je me plais parfois à penser que c'était un appel ou alors était-ce ces effluves de jazz qui fuyaient d'une fenêtre mal jointe ? Tout aurait dû me pousser à rentrer, comme d'habitude, ruminer tranquillement mon ennui devant une vieille VHS vue et revue des dizaines de fois. Et pourtant j'entrouvais cette porte. Comme j'allais faire demi-tour un groupe bruyant et hilare m'avait déjà emboité le pas. Trop compliqué pour moi de faire marche arrière dans cet étroit couloir, d'avoir encore à m'excuser d'être là. Ils me pressaient et je me retrouvais dans l'immense salon de ce bar. Il y régnait une ambiance décalée un peu comme je m'imaginais ces salles obscures du sud des états unis où des musiciens de toutes sortes venaient taper le bœuf, il y a bien longtemps. J'y étais et, par chance, anonyme. Un bon Whisky bien frappé me permettrait de m'oublier un peu. La musique était intense, les clients passionnés. Une énergie se dégageait du pianiste. J'étais assez stupéfait par sa qualité. Peu osaient se lancer sur de l'Oscar Peterson et très rares étaient ceux qui s'en sortaient. Un des rares effets désirables de ma vie monacale, blotti au fond de mon vieux canapé, était de m'avoir aiguisé les oreilles. Je commençais à me sentir presque bien, pas détendu mais réceptif. J'osais m'approcher du Zinc. Une femme d'une beauté troublante s'avancait vers moi. Ses yeux charbonneux cernaient un regard profond et mélancolique. Sa voie rocailleuse me lançait :

Mon nom est Madeleine mais tu peux m'appeler Mad.

Elle me tendait une main. Que désires-tu boire ? Sa tenue me rappelait ce vieux film. Comment s'appelait-il déjà ? Alors que je commençais presque à m'agacer de ne pas m'en souvenir alors que je l'avais tant visionné. Elle s'approchait et me souriait. Son aplomb me terrassait. Elle était si sûre de son effet. Je ne saurais raconter la suite. J'étais carbonisé. Etait-ce ma timidité malade qui l'avait charmée dans cette atmosphère désinhibée mais cette rencontre allait marquer l'après dans lequel je me délecte depuis, j'allais dire dans lequel je vis enfin.

Et je garde depuis tout ce temps comme une impression savoureuse de ne jamais avoir refermé cette porte.

Philippe

Derrière la porte

L'été qui précéda son arrivée, de nombreux orages avaient éclaté, la route était défoncée, les nids de poule remplis d'eau boueuse. Le ciel était encore encombré de nuages noirs mais au bout du chemin, dans un rai de lumière inattendu, se dressait enfin cette chaumière si étrange dont lui avait parlé maintes fois son aïeule.

Tout paraissait sorti d'un livre d'épouvante quand elle se planta devant ce qui ressemblait à une porte en bois noir dévorée par les ronces. Elle hésitait à toucher cette porte. Un frisson parcourut son corps tandis que ses mains devenues blanches se raidissaient. Trouver la clé dans ce fouillis ? Par où commencer ? Il y avait un trou dans ces pierres disjointes, elle y glissa les doigts et sentit un objet glacé qui se révéla être la clé, énorme, comme celle d'un château-fort. Elle la glissa dans la serrure qui résista puis, dans un grincement sinistre la porte s'entrouvrit et un voile crasseux lui colla au visage. Elle essaya de le retirer mais les toiles d'araignées étaient épaisses et les fils lui collaient aux doigts, difficile de s'en dépêtrer. Elle avait la gorge serrée, sèche, le ventre tendu par la peur mais il fallait bien découvrir ce que cachait cette poussière accumulée là depuis des décennies ; elle n'avait pas fait ce voyage éreintant pour rien.

Le jour qui faiblissait éclairait peu cet antre noir.

Elle tenta de découvrir quelque chose où accrocher son regard, en plissant les yeux et parce qu'elle s'habitua à la pénombre, elle vit que cette maison avait été habitée et qu'il existait encore des traces de la vie de son aïeule.

Une ombre furtive passa devant elle, elle voulut crier mais aucun son ne sortit ; peut-être un rat, une souris ou un autre habitant dérangé dans son quotidien, lui rappelant qu'elle n'était pas la bienvenue dans ces lieux si longtemps abandonnés et qu'il avait investi.

Le lendemain, le soleil brillait et elle ouvrit toutes les ouvertures pour y faire entrer la lumière. Le nettoyage sommaire commença mais en fait le chantier s'avérait titanesque. Comment procéder avec méthode ? En balayant elle soulevait un peu plus de poussière et elle se sentait poisseuse sous l'effet conjugué du balayage et de la sueur.

En s'approchant d'un mur une forme attira sa curiosité ; un coup de balai pour enlever poussière et toiles d'araignées et un tableau apparut, le portrait d'une femme. Elle le décrocha et entreprit de le nettoyer minutieusement à l'extérieur pour le scruter.

Une femme jeune, élégante, à l'allure altière, avec des cheveux courts et crantés ; un regard direct, pas effarouché, des lèvres pulpeuses, se révéla.

Elle reconnut le collier de trois rangs de perles et la bague imposante avec un diamant blanc et un autre noir de son aïeule dont elle avait hérité. Elle avait connu une dame ratatinée, ridée et là elle découvrait une femme dont la beauté la laissa coite.

Ainsi cette arrière-grand-mère avait été elle aussi une jeune femme, belle menant grand train à Marseille, fréquentant une société cultivée, les théâtres et concerts à Aix-en

Provence ou Marseille et, dans ce lieu éloigné de la civilisation, trouvait un refuge pour s'y recueillir et digérer les affres du temps.

Le passé devenait doux et elle décida à son tour de faire de cette maison son abri.

La porte mystérieuse lui avait ouvert d'autres horizons, elle se sentit en osmose avec un lieu qui lui semblait propice au cheminement intérieur.

Dominique

Mon jardin est la liberté

Quelle direction prendre lorsqu'on est formaté ?

Quelles sont mes envies ?

Quel est ce jardin qui est mien ?

Comment cultiver et arroser des graines afin que celles-ci germent ?

Ces pensées tournent dans ma tête alors que mes actions sont téléguidées. Pourtant il y a eu un précédent mais ils l'ont tu, caché au sein de notre monde.

Le mot «Liberté» effraye ma caste. Comment je l'ai su ? « Une bibliothèque existe à l'intérieur de ces murs ! » m'a susurré à l'oreille tout en me remettant les clés l'ancien habitant de la maison que j'occuperai désormais. J'ai eu peur en l'apprenant toutefois j'ai gardé cette information pour moi car ils m'auraient condamné par le simple fait de connaître la présence de ces bouquins. Lui a réussi à fuir cette existence détestable pour créer la sienne, ailleurs. Ces livres n'ont pas été difficiles à trouver. Je me suis mis à les lire en toute discrétion. Je me suis pour ainsi dire recultiver. J'ai appris à ré avoir des idées et j'ai su ce que je voulais accomplir dans ma vie. Mais comment réussir ? Ils me surveillent.

En quête ou sollicitant des signatures dans la rue pour leur compte, leur but étant d'avoir des adresses où sonner afin d'enrôler des gens et de les dépouiller de tout jusqu'à leur âme, j'ai rencontré, côtoyé d'autres personnes. Elles n'avaient pas peur d'affronter cette caste. Ces hommes et ces femmes étaient des exemples à suivre. Ils commençaient à avoir des doutes. La compagne qu'ils ont choisie pour moi a confirmé leurs suspicions. Ils m'ont isolé du groupe. J'ai dû leur présenter une autocritique puis une rééducation m'a été imposée. Sans échappatoire possible, j'ai été obligé de voir le monde à travers leurs yeux.

Je suis rentré chez moi. Les livres ont disparu. Ma femme, elle, est toujours là.

Ici, je mourrais à petit feu. Pour survivre, je ne pouvais compter que sur moi-même, alors, j'ai réanimé les images de liberté que j'avais en tête. Et j'ai fait le mur. Je suis parti pour ainsi dire nu. Des gens m'ont recueilli, aidé. J'ai raconté mon histoire. La secte est tombée.

Libre, j'ai erré tout d'abord. Libre, j'avais mal aux yeux. J'avais même des vertiges. Libre, je me suis reconstruit petit à petit. A présent, je cultive mon propre jardin et les graines commencent à germer.

Pour me souvenir de cette sale période, sur le fronton de ma maison, j'ai écrit : Mais si dans notre univers, il existe la possibilité de devenir ce qu'on n'est pas encore... est-ce que je saurai la saisir et faire de ma vie un autre jardin que celui de mes pères ?

Pascal

Être un homme

Quand ma femme fût enceinte de notre premier enfant, mon père m'a dit : «Si tu as un garçon, j'espère qu'il te fera autant la misère que ce que tu m'as fait vivre». C'était pour le moins surprenant de la part d'un père sur le point de devenir grand-père.

Je lui répondis de but en blanc : «T'inquiète, je ne me fais aucun souci car au fond de moi, je suis persuadé que cet enfant sera une fille».

Effectivement, quelques mois plus tard, naquit une fille puis, trois ans après lui vint une petite sœur. Elles ont grandi, et en tant que papa, je m'efforce de leur apprendre la vie, de les guider autant que je peux. Quand l'adolescence approche avec son lot de provocations légitimes, il faut parfois remettre les choses en place. Par exemple, lorsque l'une d'entre elles parle vulgairement, je lui dis : «Cela ne se fait pas quand on est une fille».

Quel triste cliché, non? Je tente néanmoins de leur inculquer des valeurs morales, tout soucieux de leur avenir, tel un papa poule. Et surtout j'essaie de leur apprendre à se méfier des hommes sans leur faire peur mais pour les prévenir. Pour moi, trop d'hommes sont monstrueux et capables du pire.

Ce sont les hommes qui font la guerre, ce sont les hommes qui débordent d'orgueil et de malveillance, et qui sèment le mal depuis toujours. Ce sont les hommes qui maltraitent enfants et femmes, auteurs de viols et de violences abjectes ! Alors je dis à mes filles : «Méfiez-vous, lorsque vous serez amoureuses d'un homme, car derrière certains d'entre eux aux allures de gentlemen se cache parfois et trop souvent un monstre». Chaque enfant est porté par sa mère et hérite de l'Amour maternel. Chaque garçon reçoit cet amour inconditionnel et devrait s'en souvenir en grandissant. Et puis adulte, il est souvent chéri par une femme qui le respecte et le soutient corps et âme, malgré tant d'agissements cruels envers elle. Ces femmes qui acceptent l'inacceptable ne sont-elles pas comme l'a si bien dit un certain poète : l'avenir de l'homme? Et pourtant...

Eh bien je vous le dis humblement, pour moi, respecter la femme, c'est ça être un Homme.

Ludo

Les portes du temps

Mais qu'est-ce que je fais là ? Comment se fait-il que je sois posé sur cette table de chevet ? C'est vrai qu'elle était soucieuse hier au soir, elle a dû noter quelque chose juste avant de s'endormir. Voyons. Ah oui, c'est ça : mardi 26, 15h30 – 16H00 : *dossier d'inscription Tokyo*. De toute façon il ne restait que ce créneau. La journée va être bien remplie ! Heureusement que je suis là pour lui faciliter la tâche... Néanmoins je préfèrerais reprendre des forces à l'intérieur de son sac ou au pire sur son bureau. J'ai l'impression de ne pas être à ma place ici.

- Et bien, je suis en tous points d'accord avec vous !
- Quoi ? Mais qui parle ?
- C'est votre voisin de chevet sur lequel vous empiétez quelque peu par ailleurs. Dites donc l'ami, savez-vous que vous êtes un peu pesant ? Et effectivement, je ne comprends nullement ce que vous faites en ce lieu. En aucun cas, vous ne devriez être ici. Sa chambre est le territoire préservé, elle est l'espace hors du temps.
- Mais, qu'est-ce que...
- Tss tss, je vous saurai gré de ne pas m'interrompre ! Seuls le repos, la rêverie et la lecture, raison pour laquelle moi j'y ai bien entendu toute ma place, sont autorisés dans cette pièce. Mais auriez-vous l'obligeance de vous nommer s'il vous plait que je sache à qui j'ai affaire ?
- Quo Vadis.
- « Pardon ? Quo Vadis ?? » Ah ! et prétentieux avec ça ! Mais apparemment, latiniste ou pas, vous ne semblez pas vraiment savoir où vous devez aller, alors de là à lui indiquer le chemin....Mais qu'êtes-vous au juste, un vulgaire ... agenda ?
- Un vulgaire agenda ?! Non mais tu te prends pour qui toi, espèce de ... vieux bouquin va ! On t'a déjà dit que tes pages sentaient un peu le moisi ? et ta couverture est toute jaunie. Vieille édition ringarde hein ? j'en étais sûr !
- Comment osez-vous ?!....
- C'est à mon tour de parler, alors ferme ton clapet Marcel, c'est bien ça ? Marcel ... même ton prénom est démodé. Moi M^ossieur, je suis la crème des organisateurs, le roi de la planification ! Sans moi, elle n'est rien, vois-tu ? Tu ne sais même pas combien son temps est précieux. Si tu sortais plus souvent de tes rayons tu saurais que le temps c'est de l'argent !
- Avant tout, laissez-moi vous dire que je ne vous autorise pas à me tutoyer. Par ailleurs je ne suis pas une « vieille édition » mais une édition rare. Et sachez que je ne suis pas un « bouquin », je ne suis pas même un livre, je suis une œuvre ! Et de plus je crois savoir bien mieux que vous combien son temps est précieux, et ceci sans nul besoin de le rattacher à une vulgaire considération pécuniaire.

- Cause toujours Marcel... étudie plutôt mon organisation et prends-en de la graine !
Regarde :
 - lundi 25,
 - 8h30-9h00 Fitness...
 - 9h30-12h00 plan marketing
 - 12h00-14h00 déjeuner M. Vautrin (c'est son plus gros client)
 - 14h00 - accueil des nouvelles assistantes
 - 16H00 – 18H00 – Comité de Direction
 - 18h-18h30 – préparation séminaire équipes commerciales
 - Et encore :
 - 20h00 Dîner Thomas
 - Puis dans les notes :
 - Prendre RV chez le coiffeur
 - Penser au cadeau de la fête des pères
 - Appeler ...
- Il suffit ! vous êtes en train de m'endormir avec toutes vos fadaises. Comme si une seule de ces choses était importante. Non « Quo vadis », l'important ce n'est pas où vous allez vous, mais où elle voudrait aller elle. Et il est certain qu'après tout le temps que vous lui faites perdre, même si vous pensez, tout à fait par erreur, je vous le certifie, que vous lui en faites gagner, ce n'est pas vers vous qu'elle se tourne le soir... Ah La bienheureuse heure du soir, quand enfin débarrassée de tous ces petits arrangements, elle peut enfin tourner son esprit curieux vers des horizons plus nobles. Moi je lui apporte du beau et du rêve, de la poésie et de l'amour. Moi je lui fabrique du temps, en l'emmenant dans un endroit hors de ce temps où contrairement à vos pages, celui-ci n'a aucune prise sur elle. Moi je lui crée des souvenirs, je fais appel aux siens, son doigt délicat vient souligner une phrase
- Moi – moi – moi Oh mais chez moi aussi elle souligne des rendez-vous ou des tâches, parfois même en triple trait !
- Je vois effectivement ! Que voulez-vous, elle a peur d'oublier, la pauvre enfant ! Dans vos pages, elle est prisonnière du temps. Vous ne l'aidez en rien, au contraire vous accélérez le temps et il ne lui en reste plus. Observez le nombre de flèches et de reports qu'elle apporte à votre soi-disant gestion du temps. Vous n'organisez rien, si ce n'est le désordre de son pauvre cerveau.
- Heureusement je suis là pour lui apporter les récréations nécessaires, pour la faire s'envoler vers des ailleurs et éprouver des sensations nouvelles
- Ohlala... «l'œuvre » tu ne t'écoutes pas un peu parler ? Et d'abord toi tu t'intitules comment?
-
- Comment ?? Hahaha, quelle blague ! Mais non ? sans rire ? « A la recherche du temps perdu ?!! »

Marioline

Aux couleurs de la solitude

Le jour s'éloignait de ces lieux, et le silence venait à le remplacer. Quelques feuillus jaunis par l'automne longeaient le trottoir humide de cette riche rue du quartier résidentiel de Southbrown.

Mais ce cadre magnétique, elle ne le voyait pas. Elle n'avait d'yeux que pour sa montre et ses aiguilles ennuyeusement prévisibles. Rythmant à son tour ce qui lui semblait être une attente interminable, elle tapotait nerveusement le sol détrempé de la dernière pluie. Que faisait-elle, cette jeune esseulée aux mèches ondulantes et rousses comme assorties à la saison ? Elle scrutait sa montre, puis soudain...

Le vent continuait de jouer doucement avec les branches des arbres quand les fenêtres des grandes maisons et des vieux manoirs du quartier de Southbrown s'allumaient, une à une, comme de petites lucioles chaleureuses.

Mais ce cadre enchanteur, il ne le voyait pas. Ses yeux étaient immergés dans son vieux grimoire aussi poussiéreux que fastidieux à lire. Rythmant le silence pesant de la plus haute pièce de son manoir en tournant lentement les pages jaunies par le temps, il tapotait de son majeur la côte rugueuse du livre. Un jeune homme isolé, aux boucles aussi noires que les poutres apparentes de sa demeure, comme assorties à ce silence assourdissant. Il considérait son livre, puis soudain...

Le jour s'était éloigné de ces lieux, et le calme taciturne l'avait totalement remplacé.

Elle fulminait quand, étrangement appelée par un sentiment profond, elle regarda par-dessus sa montre détestable. Il s'endormait quand, intuitivement invité à s'extirper de sa lecture, il regarda par-delà sa fenêtre ternie.

Puis soudain, elle le vit dans cette luciole haute perchée. Et lui la vit sur ce trottoir détrempé. Sans le comprendre encore, ils se reconnurent. Et c'est là que la montre et le livre perdirent toute leur importance.

Parfois mes ami.e.s, la solitude a la délicatesse de nous mener à sa propre chute. Comme les feuilles jaunies en appellent à l'automne.

Léo